

125  
STENDHAL

# LE ROUGE ET LE NOIR

adaptation de  
Pierre de BEAUMONT

37

3



IMP. DANIEL S.C.I.A. - LA CHAPELLE D'ARMENTIÈRES  
DÉPOT LÉGAL 10923 - DEUXIÈME TRIMESTRE 1978  
IMPRIMÉ EN FRANCE - N° D'ÉDITION 3753

---

S85/44 (法6-2/142)

红与黑

(2500词汇的法语简易读物)

---

BG000090

## TABLE DES MATIÈRES

Préface .....	5
Une petite ville .....	9
Un maire .....	12
Le bien des pauvres .....	14
Un père et un fils .....	21
Une discussion en province .....	26
Un regard chargé de grâce .....	33
La haine pour les riches .....	39
Petits événements .....	48
Une soirée à la campagne .....	55
Un grand cœur et une petite fortune .....	65
Les industriels enrichis .....	69
Un voyage dans la haute montagne .....	75
Les bas à la mode .....	83
Des ciseaux d'acier .....	90
Le chant du coq .....	94
Le lendemain .....	99
Le premier adjoint .....	105
Penser fait souffrir .....	110
Explications de quelques mots et expressions difficiles .....	120

125  
STENDHAL

# LE ROUGE ET LE NOIR

adaptation de  
Pierre de BEAUMONT

37

3



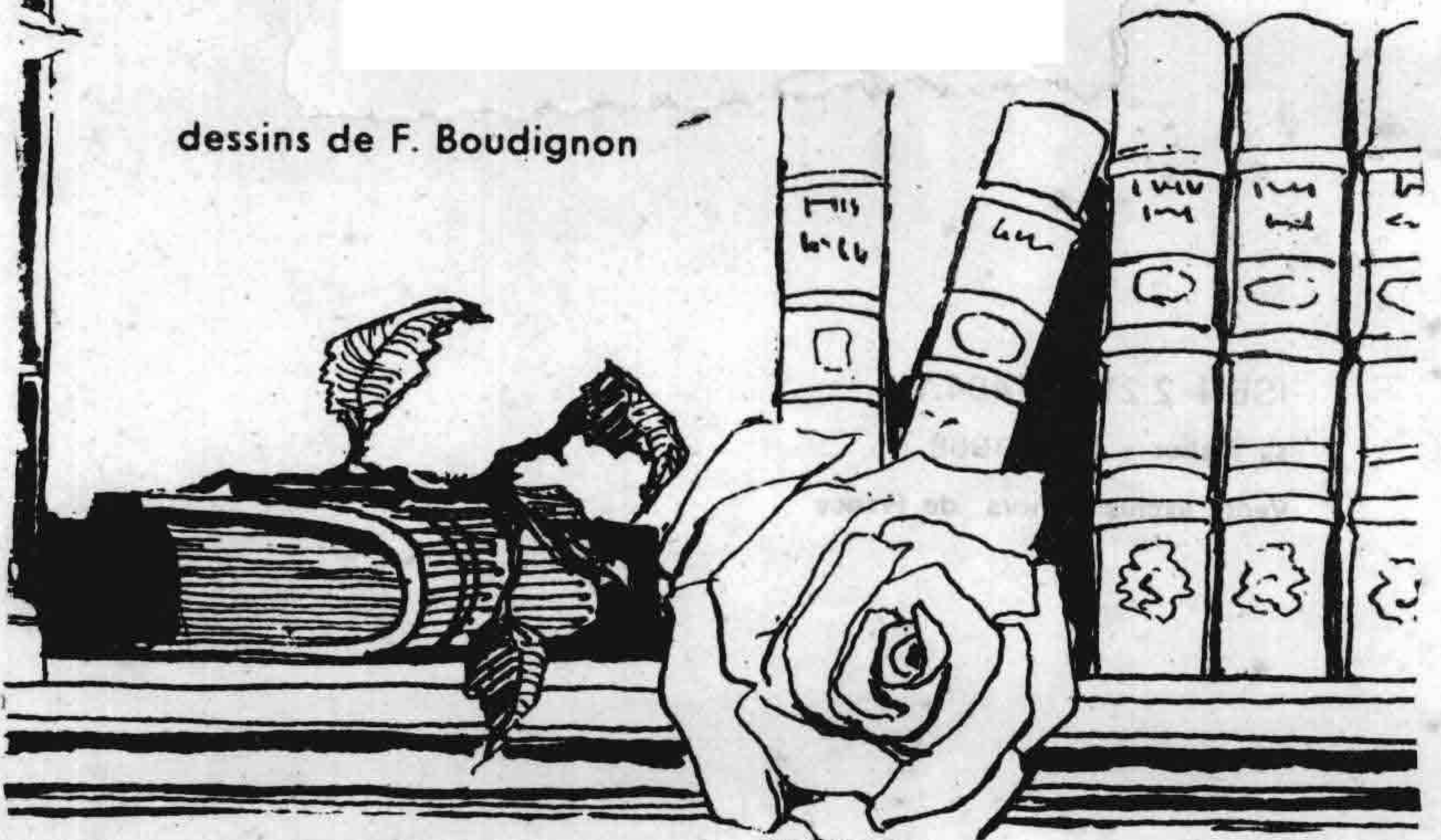


STENDHAL

# LE ROUGE ET LE NOIR

adaptation de  
Pierre de BEAUMONT

dessins de F. Boudignon



# 1. French Language — Readers

**ISBN 2.218-01404.1**

**© Hatier - Paris 1968**

**Vente exclusive hors de France**



## PRÉFACE

*La Révolution\* française a commencé en 1789. De 1791 à 1793, les nobles\* et les religieux sont condamnés ou chassés de France. Le roi Louis XVI est mis à mort le 21 janvier 1793. Un ordre social nouveau est établi.*

*Napoléon Bonaparte\*, qui gouverne de 1799 à 1814, reconnaît et fixe cet ordre social. Les situations, les postes importants, les places ne sont plus donnés aux gens bien\* nés, c'est-à-dire aux nobles, mais aux gens instruits et capables. Dans l'armée, par exemple,*

\* Les astérisques \* indiquent les mots expliqués à la fin du livre.



*n'importe quel jeune homme intelligent et courageux peut arriver aux plus hautes fonctions.*

*Napoléon est vaincu par les rois, les nobles, les privilégiés\*. Un roi — Louis XVIII, frère de Louis XVI — est imposé aux Français. Avec lui, tous ceux qui ont fui la France, vingt-deux ans plus tôt, rentrent et retrouvent leurs privilèges\*. Ils occupent de nouveau la plupart des situations importantes.*

*Les vaincus : les amis de Napoléon, ainsi que les républicains, sont arrêtés ou éloignés du pouvoir. Ces hommes sont surveillés étroitement. Ceux qui partagent leurs idées et qui ont pu garder leurs situations doivent, pour rester en place, cacher leurs sentiments.*

*La société française si gaie, si brillante, et parfois si libre de 1715 à 1789 a profondément évolué depuis 1806 environ. Par peur d'une nouvelle révolution, les privilégiés, nobles et grands bourgeois, se sont rapprochés de certains prêtres et de la religion. Le « curé » est devenu avec le « gendarme » un des soutiens du pouvoir. En province, une femme ne rencontre plus d'hommes en dehors de la présence de son mari. Presque plus personne ne reçoit. On n'ose plus lire de romans ou de livres critiquant le gouvernement ou la religion. Bien des maîtres se savent ou se croient surveillés par leurs domestiques.*

*C'est alors que Henri Beyle (Stendhal), un admirateur de Napoléon, qui s'est battu dans ses armées, écrit le Rouge et le Noir. C'est l'histoire d'un jeune paysan d'une intelligence supérieure et qui est fier. Ces qualités le font haïr des hommes grossiers qui l'entourent. Très jeune, il comprend que la seule façon de réussir rapidement à son époque est de devenir*

*prêtre, un métier « qui alors conduit à tout ». Pour s'y préparer, il accepte d'être précepteur chez M. de Rênal, un noble de province. C'est la première partie seulement du combat de Julien Sorel contre la société qui nous est racontée dans ce livre. Il devra quitter Mme de Rênal et il aura d'autres aventures avant d'essayer de tuer cette femme, la seule qu'il aime.*

*Paru en 1830, quelques semaines après une nouvelle révolution dont le seul résultat fut d'amener au pouvoir pour longtemps la bourgeoisie riche, le premier grand roman de Beyle n'a pas beaucoup de succès. Cet auteur écrira encore plusieurs ouvrages de très grande valeur : la Chartreuse de Parme en particulier. Il mourra quelques mois plus tard en 1842 à peu près inconnu, mais certain qu'un jour sa gloire\* serait immense... Il ne s'est pas trompé. Stendhal, de nos jours, est considéré comme un des plus grands écrivains de la langue française et son influence se fait encore sentir.*

## LES PERSONNAGES

**Julien Sorel** : jeuneouvrier de dix-neuf ans, intelligent, beau, mais fragile, qui possède une mémoire exceptionnelle. Il veut réussir et il va entrer très jeune en lutte contre la société.

**Le Père Sorel** : vieux paysan, devenu charpentier, avare et dur.

**Les trois fils aînés\*** du Père Sorel : ouvriers vigoureux ; comme leur père ils ne savent pas lire et ils méprisent leur frère Julien.

**Le cousin Sorel** : ancien chirurgien des armées de Napoléon, est venu finir sa vie chez le Père Sorel. Il a appris le latin\* à Julien et lui a communiqué son amour pour Napoléon.

**L'Abbé Chélan** : curé de Verrières, prêtre honnête et droit ; donne des leçons de théologie\* à Julien de façon à le préparer à devenir prêtre.

**Fouqué** : marchand de biens, ami d'enfance de Julien.

**M. de Rênal** : noble ; maire de Verrières depuis 1815, date du retour de Louis XVIII ; assez honnête homme, mais qui hait ceux qui ne partagent pas ses idées.

**M. Valenod** : a été l'ami de M. de Rênal qui a fait de lui son adjoint à la mairie et qui le laisse diriger sans contrôle « la maison de soutien des pauvres ».

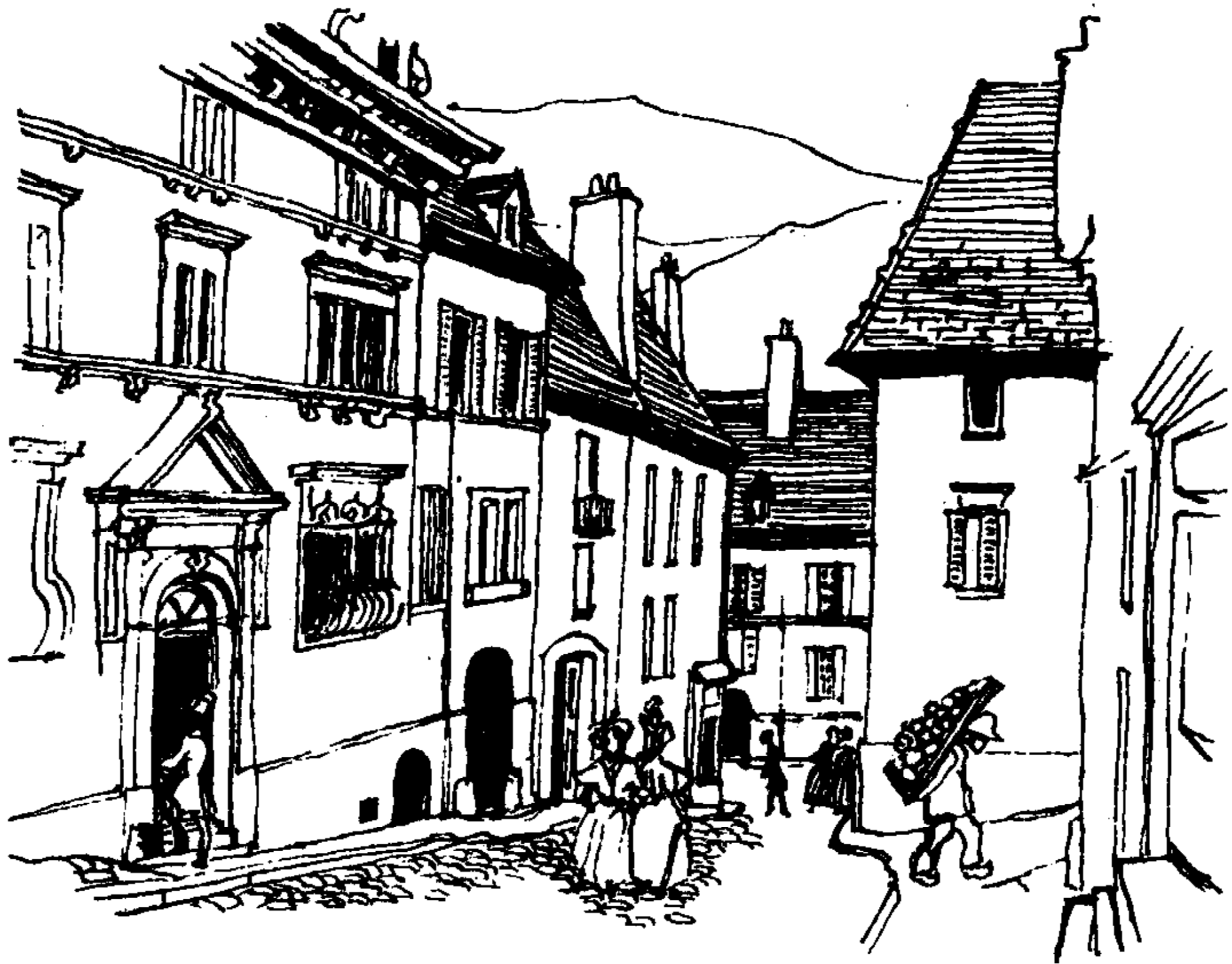
**Mme de Rênal** : fille d'une famille riche et noble ; a été élevée par des religieuses en dehors du monde, puis mariée à seize ans sans avoir rien connu de la vie.

**Mme Derville** : amie de Mme de Rênal.

**Elisa** : la femme de chambre de Mme de Rênal.

**Le sous-préfet Charcot de Mauguiron**, ami des Rênal.





## UNE PETITE VILLE

La ville de Verrières est l'une des plus jolies de l'Est de la France. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline au milieu de grands arbres. Un fleuve coule à une centaine de mètres plus bas.

Verrières est abrité du côté du Nord par une haute montagne. Un torrent en descend, traverse la ville avant de se jeter dans le fleuve et met en mouvement un grand nombre de scies\*. Cette industrie fort simple procure un certain bien-être à la plus grande partie des

habitants, plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui, depuis quelques années, apportent la richesse à cette petite ville, mais la fabrication de tissus d'un genre nouveau.

A l'entrée de la ville, une machine bruyante et terrible en apparence attire l'attention. Vingt lourds marteaux sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait tourner. Ils retombent avec un bruit qui fait trembler le sol.

Chacun de ces marteaux fabriqué, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Si le voyageur qui se rend en Suisse, demande, en entrant à Verrières à qui appartient cette belle fabrique, on lui répond : « Eh ! elle est à monsieur le Maire. »

La grande rue de Verrières va en montant de cette fabrique jusque vers le sommet de la colline où se trouve la mairie ; aussi, quand le voyageur s'arrête quelques instants dans cette rue, il a de nombreuses chances de rencontrer un homme grand, à l'air occupé et important.

A son passage, tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont presque gris et il est habillé de gris. Il porte plusieurs décorations. Il a un grand front et ses traits sont assez réguliers. Mais bientôt le voyageur parisien remarque en lui un certain air de contentement. On sent que cet homme est seulement habile à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal, fils d'une des plus anciennes familles du pays. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut,

si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer, des jardins magnifiques.

M. de Rênal — car maison et jardins sont à lui — est en train de faire prolonger ces jardins jusqu'au fleuve. Le terrain à cet endroit était occupé, il y a encore six ans, par une scie à bois qui appartenait au vieux Sorel. Pour décider ce paysan à reconstruire son atelier plus bas sur le fleuve, dans une meilleure situation, M. de Rênal a dû lui donner un terrain quatre fois plus grand, et le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a su encore obtenir de l'impatience\* et de la passion de la terre de son voisin une somme de six mille francs.

Cet accord a été critiqué par les bonnes têtes\* de l'endroit. Une fois, c'était un dimanche, il y a quatre ans de cela, M. de Rênal a vu de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. M. le Maire a compris alors qu'il aurait pu obtenir l'échange à meilleur marché et il souffre depuis lors de l'affaire. Que doivent penser les gens sages et modérés qui distribuent l'estime ou le mépris dans le pays ? A Verrières comme dans toutes les petites villes de France ou des États-Unis, l'opinion publique est aussi forte que bête.





## UN MAIRE

Heureusement pour M. de Rênal, il avait fait construire à ses frais, au sommet de la ville, un mur et une promenade publique. C'est de cet endroit qu'on peut le mieux admirer la beauté des fraîches et profondes vallées qui entourent Verrières. On lui était reconnaissant de ces travaux, car les étrangers venaient plus nombreux, les hôteliers gagnaient de l'argent et gagner de l'argent est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semble si jolie...

C'était par un beau jour d'automne. Donnant le bras

à sa femme, M. de Rênal se promenait au sommet de la ville sur sa promenade.

Tout en écoutant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de Mme de Rênal suivant avec inquiétude les mouvements de trois petits garçons. Le plus âgé, qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du mur comme s'il voulait y monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait à son projet. Mme de Rênal paraissait une femme de trente ans, encore très belle.

— Il pourrait bien le regretter, ce beau monsieur de Paris, disait M. de Rênal, la joue plus pâle encore qu'à l'ordinaire. J'ai quelques amis bien placés près du roi...

Ce beau monsieur de Paris, qui déplaisait tant au maire de Verrières, était M. Appert. Cet homme, deux jours plus tôt, avait trouvé le moyen de s'introduire dans la prison, dans la maison\* des pauvres et dans l'hôpital administré gratuitement par le maire et les principaux propriétaires de l'endroit.

— Mais, disait timidement Mme de Rênal, quel tort peut vous faire ce monsieur de Paris ? N'administrez-vous pas le bien des pauvres avec la plus grande honnêteté ?

— Il ne vient que pour chercher des critiques à nous faire, et ensuite il fera publier des articles dans les journaux de l'opposition... des libéraux\* !

— Vous ne les lisez jamais, mon ami.

— Mais on nous parle de ces articles ; tout cela nous distrait et nous empêche de faire le bien. Quant à moi, je ne pardonnerai jamais au curé.

## LE BIEN DES PAUVRES

Le curé de Verrières était un vieillard de quatre-vingts ans, mais qui devait à l'air vif de ces montagnes une santé et un caractère de fer. Il avait le droit — il faut le savoir — de visiter à toute heure la prison, l'hôpital et la maison des pauvres, dont le directeur était M. Valenod, l'adjoint\* du maire.

C'était à six heures du matin que M. Appert avait eu la sagesse\* d'arriver dans cette curieuse petite ville. Recommandé de Paris au curé, il était allé le voir aussitôt.

Après avoir lu la lettre que lui écrivait M. de La Mole, le plus riche propriétaire de la province, le curé Chélan réfléchit un moment.

« Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient pas ! » Il se tourna alors vers le monsieur de Paris. Malgré le grand âge, le feu qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse, brillait dans ses yeux et il dit :

— Venez avec moi, monsieur, mais ne dites rien devant les gens que nous rencontrerons.

M. Appert comprit qu'il avait affaire à un homme\* de cœur. Il suivit le curé, visita la prison, l'hôpital, la maison des pauvres, fit beaucoup de questions et,